Maria Teresa Zanola, *Arts et métiers au XVIII^e siècle – Études de terminologie diachronique*

Préface d'Alain Rey, Postface de Bénédicte Madinier, Paris, L'Harmattan, 2014. ISBN 978-2-343-03398-3

Élise Pavy-Guilbert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5439>

DOI : 10.4000/rde.5439

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2016

Pagination : 227-233

ISBN : 978-2-9543871-1-6

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Élise Pavy-Guilbert, « Maria Teresa Zanola, *Arts et métiers au XVIII^e siècle – Études de terminologie diachronique* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 51 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2016, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5439> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5439>

Côté langue, il y a le défi de travailler avec trois langues – le français, l'espagnol et l'anglais – que Clorinda Donato explique dans une longue note précédant l'introduction. Masson de Morvilliers, ajoute-t-elle, n'était pas un ignorant. Il avait déjà écrit une géographie du Portugal et de l'Espagne en 1776 et avait déjà subi des critiques quant à ses faibles qualités scientifiques. On pourrait dire qu'il avait subi les mêmes critiques que celles qu'il avait prodiguées envers de Jaucourt dans son discours préliminaire, à savoir de manquer de connaissances géographiques indispensables et de trop s'étendre sur les controverses. Reste, et là se loge l'intérêt de l'ouvrage de C. Donato, que tous ces textes permettent une meilleure compréhension du contexte dans lequel ont été écrits les articles de l'*Encyclopédie méthodique* et de l'*Encyclopedia metodica*, leurs dialogues ou leurs coups portés. Tout ceci révèle le rôle qu'une certaine sorte d'écrits géographiques a eu dans la perception des uns et des autres, cela dans une période de grands changements entre les États de 1782 à 1792. L'objectif était de situer ces textes dans le monde de la connaissance où la géopolitique commençait à connaître les mouvements d'une nouvelle période de réflexion.

Signalons après les notes bibliographiques importantes (p. 227-278), un court « essai bibliographique » de Brittany Anderson-Cain qui fait le point sur les dialogues et les échanges rédigés en plusieurs langues au XVIII^e siècle. Les futures études sur les Lumières devront tenir compte de ce multiculturalisme linguistique de l'époque et nous saluons dans cet ouvrage une démonstration de la richesse qu'il apporte. Souhaitons que ce livre soit un modèle pour beaucoup d'autres sur l'importance de la géopolitique dans les discours encyclopédiques.

Martine GROULT

Maria Teresa ZANOLA, *Arts et métiers au XVIII^e siècle – Études de terminologie diachronique*, Préface d'Alain Rey, Postface de Bénédicte Madienier, Paris, L'Harmattan, 2014. ISBN 978-2-343-03398-3.

C'est une belle étude que signe par Maria Teresa Zanola, une invitation au voyage sur les traces d'une existence mouvementée, celle de la vie des mots.

L'ouvrage s'inscrit dans la lignée des recherches pionnières de Ferdinand Brunot et sa magistrale fresque historique de la langue française qui analysait déjà la langue politique, économique, scientifique et technique du XVIII^e, ressuscitant ainsi en partie les vocabulaires techniques et le mouvement des idées, la vie matérielle et intellectuelle du siècle. Il suit également les sillons empruntés par Bertrand Gille sur l'*Encyclopédie* comme dictionnaire technique, par Pierre Swiggers sur les conceptions linguistiques du dictionnaire raisonné, les remarques d'Alain Niderst sur

la diffusion de la science, d'Olivier Bertrand, Hiltrud Gerner et Béatrice Stumpf sur les lexiques techniques et scientifiques, ou encore de Daniel Droixhe sur le passage de l'*Encyclopédie* à la *Méthodique*. Ce livre s'intéresse donc aux évolutions de la langue des arts et métiers au XVIII^e siècle, signes d'une révolution tant des pratiques que des idées. Il est aussi un manifeste pour la terminologie diachronique. Car l'étude de la langue rejoint bien sûr celle de l'histoire des arts, des métiers et des techniques, l'essor du commerce et de l'économie, le développement des sciences, l'extension du domaine de la culture. Le cadre théorique est d'emblée affirmé : la terminologie se distingue de la lexicologie, rappelle Alain Rey dans sa préface, et toutes deux étudient le passé pour envisager « l'avenir des langues et de nous-mêmes, leurs usagers » (préface, p. 12-14). Le travail consiste ainsi à comprendre les mécanismes de la nomination et les choix qui président aux logiques systématiques de classements. Le progrès raconté à travers les découvertes et le perfectionnement des pratiques détermine à son tour les avancées terminologiques, la généralisation des termes et l'enrichissement conceptuel. M. T. Zanola insiste sur la « passion terminologique » des Lumières, véritable « choix culturel » (p. 17) et même engagement politique, pourrait-on ajouter. Cette ferveur à définir les mots et les choses, les expressions et les outils, les dire et les gestes, rapproche les corporations, les manufactures et les Académies, à une époque où les philosophes puisent dans les termes des *artisans* et des *artistes* – les deux n'étant guère dissociables, ni dissociés – afin de pénétrer leur savoir et d'en transmettre les secrets, qui sont ceux de la connaissance elle-même.

« Pour une terminologie diachronique » : la première partie, la plus ample, a donc valeur de manifeste. Elle souligne que nombre de théoriciens du XVIII^e siècle tentent de décrire les arts et métiers tout en notant les difficultés liées au langage, à la multiplication et à la variation des termes, à la surabondance et à l'inflation des mots. On sait que Diderot exprime à plusieurs reprises ce regret, en particulier dans les *Salons* et l'*Encyclopédie*. Une des conséquences du développement des techniques est la confusion des synonymes, parfois limités à leur terroir d'origine ou inventés pour la commercialisation. D'où cette idée, qui nous paraît essentielle, mirage de tout projet encyclopédique, « espoir utopique d'une cohérence extrême dans l'attribution des dénominations, techniques au moins » (p. 23), désir d'unité et d'héritage du savoir, d'une langue universelle qui deviendrait la langue commune de l'Europe. Pour son parcours terminologique diachronique, M. T. Zanola propose ainsi une enquête qui vise à mettre en valeur l'histoire des sens des termes, et par leur truchement, celle du patrimoine et de la culture françaises. L'analyse des arts et métiers prouve la pertinence de trois orientations méthodologiques pour la recherche terminologique : « la fabrication de la néologie terminologique », au regard du débat qui naît au XVIII^e siècle sur « une langue scientifique internationale » ; « la systématisation descriptive » dans les

dictionnaires spécialisés, glossaires, vocabulaires et encyclopédies ; enfin « la richesse des sources de documentation » et des « *realia* terminologiques » (p. 32-33). L'auteur note au passage la mutation du métalangage : ce que le XVIII^e siècle appelait jadis *nomenclature* s'apparente naguère à la *terminologie* elle-même. M. T. Zanola se penche d'abord sur les frontières poreuses entre les termes *art*, *artiste* et *artisan*. Elle convoque le fameux paragraphe de l'article ART de l'*Encyclopédie* lorsque Diderot déplore : « J'ai trouvé la langue des Arts très-imparfaite par deux causes : la disette des mots propres, & l'abondance des synonymes » (p. 42 et ENC, I, 1751, 716b). Le philosophe souhaite unité et constance d'une manufacture à l'autre, afin d'entreprendre les éléments d'une « grammaire des arts », leitmotiv sous sa plume, alors que l'on sait qu'il condamne aussi souvent la froideur des mots techniques. M. T. Zanola explore les définitions dans les dictionnaires de langue (Trévoux, Académie Française, Féraud) et des Beaux-Arts (Lacombe notamment) ainsi que dans les encyclopédies (Diderot et d'Alembert, puis Panckoucke). Elle repère l'équivalence entre le mot *artiste* et le terme *ouvrier*, proche de l'*artisan* quand il se caractérise par son excellence – qualifiant l'homme de sciences, le sens devient plutôt péjoratif. Elle observe la distinction progressive entre l'*artiste*, acquis aux *arts libéraux* et l'*artisan*, appliqué aux *arts mécaniques*. Elle dévoile l'enjeu célé au-delà des mots : la reconnaissance progressive du statut d'*artiste* – qui s'émancipe de l'*artisan* et de l'*ouvrier* – et l'autorisation à se former au dessin. C'est à la fin du siècle que le rêve encyclopédique se réalise avec la création du Conservatoire national des arts et métiers. L'unité lexicale *arts et métiers* existait anciennement au sein des communautés de travail, tandis que se développe au XVIII^e siècle une terminologie plus précise, mettant à l'honneur la *corporation*, forme professionnelle de l'association ouvrière, qui fait travailler l'*apprenti*, le *compagnon* et le *maître* (p. 58). Le débat commence à poindre, qui n'a en réalité jamais cessé, entre la formation théorique par l'étude, ou celle, plus traditionnelle, par l'expérience et le travail en atelier. Contrainte et forcée, la conscience terminologique progresse, lorsque Colbert puis Philippe d'Orléans et enfin Réaumur exigent de l'Académie des Sciences des descriptions pratiques des arts et métiers, des machines et des inventions, accompagnées d'illustrations (p. 73). Hâtés par la parution de l'*Encyclopédie*, les *Mémoires* de l'Académie des Sciences affinent la terminologie déjà existante. Force est de constater également l'importance des grandes écoles – l'École des Ponts et Chaussées et l'École des Mines – mais aussi des journaux savants, des bibliothèques privées et publiques, des correspondances entre savants, et même des *Annonces* et des *Affiches*, dans la constitution d'un système d'échanges scientifiques. À l'échelle provinciale, nationale et transnationale se tissent des réseaux de diffusion des nouvelles connaissances et de leurs terminologies. Il en va de l'invention d'un discours technique, avec exposé, description, argumentation et même informations commerciales. Les Lumières symbolisent l'avènement d'un « humanisme technique »

(selon la belle expression de Bertrand Gille, citée p. 77). En aventurière, M. T. Zanola s'engage sur des terrains terminologiques mouvants, à la lisière des mots *science*, *technique*, *industrie* – laquelle désigne surtout au XVIII^e une habileté d'invention –, *économie* et *esthétique*. Les différences sont ténues : fidèle à son étymologique, le terme *technique* allie savoir et savoir-faire, synonyme de *science* et *métier*, mais s'oppose progressivement à l'*esthétique* pour adopter à la fin du siècle le sens qui nous est familier (p. 80-81). Des connotations apparaissent : l'expression *mot technique*, négative, est assimilée au jargon des métiers, forme d'obscurité. Une victoire de taille a lieu : alors qu'elle variait d'une manufacture à l'autre, la langue de l'art inexorablement se fixe – entre autres grâce à l'*Encyclopédie* – pour se transmettre, unifiée, à un plus vaste public. On assiste aux premiers pas des Lumières vers la vulgarisation scientifique qui conduisent au siècle suivant, le XIX^e siècle s'il en est de la promotion culturelle et sociale des savoirs techniques.

« Les méthodes descriptives » : la deuxième partie, plus courte, explique comment encyclopédies, dictionnaires de langue et universels, mais aussi spécialisés, vocabulaires, glossaires, explications et descriptions des arts et métiers, en insistant sur les préoccupations techniques et scientifiques du siècle, participent aux origines intellectuelles de l'économie moderne. Les liens se nouent entre les savants et les fabricants, et les termes spécialisés sont progressivement maîtrisés par un plus grand nombre, par l'entremise des dictionnaires de chimie (Macquer) et de l'industrie (Duchesne). Les parutions autour des expositions universelles à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle jouent également un rôle décisif dans la fixation du vocabulaire et des expressions qui expriment le rapport naissant entre *art* et *industrie* (p. 108-109). Les sciences de la nature et du vivant se réforment, et la langue scientifique avec elles se répand, ce dont témoignent les dictionnaires, traités, mémoires et méthodes de médecine, de pharmacie et de chimie. La science est plus que jamais adressée au public, l'élaboration et la diffusion de la langue scientifique guident la création de la nomenclature chimique (grâce à Lavoisier). Celle-ci offre un cas exemplaire : au même moment, un système de concepts – la chimie moderne – et un système linguistique génèrent une nouvelle nomenclature, qui marque la naissance de la science même (p. 128).

« Arts et métiers pour le luxe : techniques, innovations et terminologies » : la dernière partie, plus hétérogène, regroupe des recherches concernant les termes des outils, les mots des horlogers, l'histoire de la faïence fine ou encore la richesse terminologique du cuir et des peaux, l'art de la chapellerie et les arts et métiers du textile. M. T. Zanola constate que tout au long du XVIII^e siècle, la précision terminologique et la création d'objets de qualité convergent. À la demande de la noblesse – et suscitant, par ricochet, l'engouement bourgeois – l'économie du luxe vit son plein essor, la clientèle des boutiques parisiennes ne cesse de croître, engendrant une dynamique fondamentale pour l'économie nationale.

L'élan commercial favorise la diffusion des termes, des produits et des productions, qui, en retour, renforcent la renommée des manufactures et confortent sans doute l'idée que le luxe est intrinsèquement français. L'auteur signale que les termes et les descriptions des outils sont des points de référence dans l'art du métier comme dans la terminologie elle-même : leur nom, repère stable à assurer, doit changer le moins possible et entériner seulement les utilisations nouvelles, nées de besoins en mutation. Modèle du genre, l'imposante description scientifique de la « machine à bas » par Diderot dans l'*Encyclopédie* (voir l'article BAS, ENC, I, 98-113) est manuel d'emploi à destination du grand public et parangon du style du texte technique moderne (p. 135-138). Avec l'étude des mots des horlogers surgit l'univers de l'horlogerie parisienne et des horlogers célèbres, auteurs de discours, traités et essais sur cet art. Les définitions et les explications des termes côtoient les récits d'événements marquants telle la présentation au roi des « machines astronomiques » et les prémices de la terminologie de la chronométrie affermissent les inventions du temps (p. 140). L'histoire de la faïence fine, qui arrive d'Angleterre au milieu du siècle avec son lot de termes techniques, raconte à sa manière les échanges entre les langues, les pays et les régions (Lorraine, Belgique, Île-de-France, Angleterre), avec les mots générés pour la commercialisation et les « marques » créées à partir du nom des villes (Creil, Montereau, Clairefontaine) parfois associé à celui du manufacturier. Comprendre les termes et leur évolution, c'est reconnaître la terminologie des archives, savoir quels mots aujourd'hui préférer dans les musées pour nommer les objets du passé (p. 149). La richesse terminologique du cuir dit l'organisation du travail et la diversification des métiers. Fait significatif : M. T. Zanola note qu'un répertoire terminologique s'affranchit toujours de toute systématique. Si les explications s'adressent davantage aux spécialistes, les dictionnaires et les encyclopédies fixent les expressions et les pratiques, les mots et les choses, pour pérenniser les traditions et garantir leur transmission. Le recueil terminologique devient ouvrage de vulgarisation, explication des secrets désormais divulgués d'un métier (p. 162-163). L'un des grands agréments de l'ouvrage, et non des moindres, est de découvrir des mots d'hier et des trésors d'expressions surannées. Prennent vie les *faiseurs de mouvement en blanc*, qui ébauchent la mécanique horlogère ; la *fendeuse*, ouvrière qui sectionne les roues des pendules (p. 143) ou encore la *brocheuse*, qui coud ensemble les feuilles d'un volume et les couvre d'un papier de couleur, et les artisans qui *antiquent sur tranche*, c'est-à-dire ornent la coupe d'un livre, ou *partagent le carton*, le plaçant de manière qu'il déborde également le livre en haut et en bas (p. 162-163). Avec la chapellerie, on découvre des vocables plus figés dans le temps. Du *caudebec* – qui doit son nom à une petite ville normande, sa célébrité à quelques vers de Boileau et sa disparition tant à la concurrence qu'à l'exode forcé des artisans protestants – au *borsalino*, la terminologie est fortement liée à l'histoire géographique (p. 167-171). Au hasard des termes du textile,

on apprend que l'adjectif *corsé* – qualifiant un drap bien fourni de laine – se dit aussi *drap qui a du corps*, et, dans quelques fabriques, *corsage* (p. 177). Les ressources locales françaises mêlées aux produits d'importation (laine, soie et coton des Indes, de l'Égypte, du Levant) ouvrent le lexique aux innovations techniques, à la diffusion et aux innutritions internationales : la *cambrasine* est une toile fine d'Égypte ainsi nommée par sa ressemblance avec les toiles de Cambrai (p. 181).

L'ouvrage se clôt comme il avait débuté, sur la méthode. Les analyses terminologiques consolident une intuition : la création néologique trouve sa voie entre formation savante et sauvegarde des exigences de la compréhension et du partage des connaissances (p. 186). Elle choisit les termes les plus significatifs conceptuellement, opte pour la transparence du mot et sa conformité au système morphologique et syntaxique du français, et témoigne du soin grandissant apporté à la rédaction des définitions. La belle leçon du livre, comme le note dans sa postface Bénédicte Madinier, c'est que la langue est moteur de l'évolution scientifique et instrument, en marche, du progrès (p. 192).

En refermant l'ouvrage, quelques interrogations, toutes soulevées par l'intérêt : pourquoi ces choix terminologiques – l'horlogerie, la faïence, cuirs et peaux, la chapellerie, le textile ? Puisqu'il est si justement question d'*arts et métiers*, qu'en est-il des mots des marbriers, des teinturiers, des tapissiers, ou des luthiers – autant d'*artisans* également *artistes*, ou au service des peintres, des sculpteurs, des graveurs et des musiciens ? Un autre regret, peut-être : on voudrait davantage saisir les liens, trop rapidement évoqués, entre langue des arts et métiers et sentiment d'appartenance, approfondir l'idée de langue comme patrimoine et sonder les échanges entre système des définitions et théorie de la connaissance. Enregistrer les mots et les choses, répertorier les termes et les outils et forger la langue technique relève d'une utopie, hâtivement esquissée. Si la langue française devient langue internationale – celle des échanges, du commerce et de la culture – la langue savante de l'Europe et même la langue universelle, chimère entretenue par les encyclopédistes comme par les philosophes, lui prête-t-on allégeance, en quelque sorte, dans les dictionnaires spécialisés anglais, allemands ou italiens ? Un peu survolé – en rappelant les analyses d'Alain Rey – ce mythe de la transparence et de l'universalité transperce sans cesse durant le siècle des Lumières. Dans la filiation de Leibniz et de Condillac – suivant leur idéal de clarté et d'univocité de la langue, et la liaison entre usage et pensée –, les progrès des *arts et métiers*, comme ceux des sciences, vont de pair avec une réforme inédite du langage, encore à percer. Diderot l'appelait de ses vœux, pour les générations futures, cette langue une et épurée. Mais ne boudons pas notre plaisir. Malgré quelques manques (des articles de Jacques Proust notamment, des études tirées des *RDE*, des analyses de Marie Leca-Tsiomis) et quelques rares imprécisions (35 vols ENC ?, plutôt 17 vols de texte et 11 vols de planches), l'ouvrage séduit car il nous permet de voir les gestes d'antan, et surtout –

encore plus rare, et plus précieux – d’entendre, à travers de curieux mots, une époque et la voix des artisans. L’oralité des Lumières est ainsi retrouvée et l’on pense au magnifique *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle* (Paris, Bayard, 2009) d’Arlette Farge. Parler la langue des *arts et métiers* du XVIII^e siècle, c’est faire vivre une mémoire et un patrimoine linguistiques, transmettre des savoir-faire, un savoir et des savoir-dire. C’est reconnaître aussi que l’histoire de France et celle du français sont façonnées par des terminologies spécialisées. De cette épopée linguistique passionnante, on aime à réfléchir à ces mouvements contradictoires, si caractéristiques des Lumières, tiraillées entre la fixation de la langue technique et la tentation d’une poésie de la langue scientifique.

Élise PAVY-GUILBERT

Arturo PÉREZ-REVERTE, *Hombres buenos*, Madrid, Alfaguara, 2015. ISBN 9788420403243.

Le roman de l’écrivain et académicien espagnol Arturo Pérez-Reverte *Hombres buenos* (« des hommes de bien ») raconte et recrée l’histoire réelle et rocambolesque de l’acquisition de l’*Encyclopédie* par l’Académie royale de la langue espagnole à Madrid. L’auteur, qui par le passé a été journaliste et correspondant de guerre, est un polémiste souvent provocateur qui ne mâche pas ses mots dans ses colonnes régulières de *XL Semanal* intitulées *Patente de Corso* (« lettre de marque »), expression qui en espagnol a aussi le sens figuré de « droit que quelqu’un se donne de faire ou de dire tout ce dont il a envie ».

Le titre fait référence au caractère des deux membres de l’Académie qui ont été désignés pour voyager à Paris et mener à bien cette entreprise. Il s’agit de Don Hermógenes Molina, bibliothécaire de l’institution, veuf et fidèle représentant du plus pur catholicisme espagnol, et de Don Pedro Zárate, académicien, brigadier de la Marine royale espagnole à la retraite, célibataire, athée et homme d’armes et de lettres. L’objectif de ce voyage entre Madrid et Paris est d’acquérir les 28 volumes de la première édition de l’*Encyclopédie*, « la plus grande aventure intellectuelle du XVIII^e siècle ». Don Manuel Higuera et Don Justo Sánchez Terrón, académiciens réactionnaires s’opposant vivement à l’acquisition de cet ouvrage qu’ils considèrent anticléricale et antimonarchique, ourdiront une machination contre ce plan.

Le voyage entre Madrid et la frontière n’est pas exempt de péripéties, d’assauts de brigands, mais aussi de belles conversations entre ces deux hommes qui contribueront à tisser un lien fort d’amitié et surtout de grand respect entre deux visions du monde totalement opposées, l’une des leçons que l’auteur tient à faire passer dans son récit. La partie française du voyage semble moins périlleuse et amène vite les deux hommes à Paris.